

Compte-rendu

Christian-Bernard AMPHOUX (dir.), *Manuel de critique textuelle du Nouveau Testament. Introduction générale*, Bruxelles : Safran, 2014.

Le manuel est divisé en deux grandes parties, la première portant sur les sources, l'autre sur la méthode.

Dans son avant-propos, Christian-Bernard Amphoux, ancien chercheur au CNRS, inscrit son travail dans celui du philologue Léon Vaganay, qui publia en 1934 son *Initiation à la critique textuelle néotestamentaire*. Avancé la ligne de son travail, l'auteur écrit : « *La critique textuelle est une discipline qui dérange. On aimerait disposer d'un texte unique des évangiles, remontant à la main même des apôtres et de leurs collaborateurs et transmis uniformément par les versions anciennes ou dans les innombrables citations qu'en font leurs auteurs ecclésiastiques. Mais ce n'est pas le cas. Plus on remonte dans le temps et plus le texte semble diversement attesté. Les variantes les plus amples sont aussi les plus anciennes. Les enjeux sont parfois théologiques, mais le plus souvent ils sont culturels : les variantes sont autant de manières de dire à un public qui s'élargit avec le temps. Nous avons donc conçu ce manuel comme celui d'une véritable discipline philologique, indépendante des théories littéraires enseignées et pratiquées par l'exégèse. Il arrive que les conclusions soient convergentes, il arrive aussi qu'elles s'opposent. La critique textuelle ne justifie pas tel courant d'exégèse contre tel autre, elle révèle plutôt une situation historique ancienne plus complexe que celle qui a été envisagée jusqu'ici, tous courants confondus.* » (p. VIII)

L'introduction définit la notion de critique textuelle et rappelle brièvement les grandes phases de son évolution dans le temps.

La première partie s'ouvre sur un chapitre écrit par Christian-B. Amphoux consacré aux manuscrits grecs. Après avoir énoncé le support de l'écriture et l'acte de copie qui définissent la notion de manuscrit, le propos s'attelle ensuite au répertoire des manuscrits grecs en énumérant les papyrus, les onciaux, les minuscules et les lectionnaires. Le classement par type de texte distingue les catégories du texte occidental, du texte alexandrin, du texte byzantin et du texte césaréen, avant d'évoquer les manuscrits atypiques. Arrive ensuite une liste des manuscrits grecs comportant les principales bibliothèques de conservation, les papyrus, les onciaux, les minuscules et les lectionnaires.

Le deuxième chapitre écrit par Jean-Claude Haelewyck étudie les versions anciennes du Nouveau Testament, énumérant les versions latines (Vetus Latina et Vulgate), les versions syriaques (le Diatessaron de Tatien, les vieilles versions syriaques, la Peshitta, la Philoxénienne et l'Harklénienne), une version christo-palestinienne, les versions coptes (la version sahidique, la version bohairique et les autres), les versions arméniennes, les versions géorgiennes, les versions arabes, la version gothique et la version éthiopienne.

Le troisième chapitre composé par Jean Reynard examine les citations patristiques, en passant en revue les auteurs grecs et les problèmes méthodologiques posés par l'identification du texte cité, puis les auteurs latins, les auteurs syriaques et coptes faisant l'objet quant à eux des contributions de D. Gonnert et d'A. Boud'hors.

Principales informations sur l'histoire du texte grec manuscrit du Nouveau Testament

L'élaboration du texte grec du NT suivit trois périodes : 1. La période primitive, jusqu'à la fixation du texte « occidental ». 2. La période où domine le texte alexandrin. 3. La période où s'impose le texte byzantin.

La période primitive comporte nombre de zones d'ombre. Selon une hypothèse, les évangiles sont nés d'un évangile primitif assimilé à Matthieu ou de deux écrits primitifs, la « source Q », une collection des paroles de Jésus, et un évangile narratif assimilé à Marc. Aucun document ne permet d'attester cette interprétation qui garde cependant la faveur des spécialistes. L'examen des témoignages de Clément et d'Ignace permet d'affirmer que les évangiles ont peu d'autorité jusqu'à la fin du premier siècle de notre ère, et que les traditions évangéliques citées par Ignace ne suivent pas le texte attesté des évangiles, tous types de texte confondus. Le texte dit « occidental » que nous connaissons aujourd'hui est l'aboutissement, entre 120 et 140, de la réunion de plusieurs écrits antérieurs, dont les premiers remontent à la génération des apôtres et d'autres sont rédigés jusque vers 110. Cette période primitive se termine par les écoles romaines et l'édition attribuée par hypothèse à Polycarpe (p. 282).

À Rome, trois écoles s'ouvrent vers 140 avec l'arrivée de lettrés venus du Proche-Orient : Justin arrive de Naplouse en Samarie ; Marcion, de Sinope dans le Pont ; et Valentin, d'Égypte. Ces écoles romaines attestent l'existence des quatre évangiles et de dix épîtres de Paul réunis en un corpus au plus tard en 140 de notre ère. Les premiers témoins du texte occidental (Codex de Bèze et Claromontanus) entendent un corpus de textes plus vaste, ajoutant au moins les Actes et certaines épîtres non pauliniennes, tandis que le corpus paulinien est augmenté des épîtres pastorales (1-2 Timothée et Tite). Cette édition élargie du corpus sans révision du texte est sans doute encore due à Polycarpe, qui l'entreprit vers la fin de sa vie à Smyrne, vers 160 de notre ère (p. 282-285). Le travail de Marcion n'est pas fondateur, comme le pensait Harnack, mais il est le premier à ouvrir la voie de l'adaptation de la « tradition des apôtres » à la culture gréco-romaine (p. 287).

Les écoles romaines réalisent les premiers travaux pour adapter les évangiles, et dans une moindre mesure les épîtres de Paul, à la culture gréco-romaine qui s'impose au christianisme, à partir de la chute de Bar Kokhba, en 135. Leurs travaux novateurs ne sont pas admis par l'Église de Rome, mais ils ouvrent la voie à d'autres révisions dont naîtront de nouveaux types de textes. (p. 285).

Dès les années 170, de nouveaux réviseurs attachés à l'école d'Alexandrie se mettent à l'œuvre et poursuivent le travail commencé par les écoles romaines, mais en évitant les innovations idéologiques qui ont provoqué le rejet de leurs livres. On peut dater l'émergence du texte alexandrin par la conjonction de plusieurs témoignages :

- les premiers papyrus grecs contenant des parties du NT sont datés pour la plupart autour de 200, c'est-à-dire dans la période comprise entre 180 et 230 ;
- les citations patristiques des auteurs de la fin du II^e siècle et du début du III^e (Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie), abondantes, montrent que le texte alexandrin se fait sentir chez Irénée, même si elle reste limitée ;
- le témoignage d'Eusèbe sur Pantène, le maître de Clément d'Alexandrie (*Histoire ecclésiastique*, V, 10), situe son activité sous le règne de Commode (180-192) et en fait l'un des dirigeants de l'école théologique d'Alexandrie ;
- le Canon de Muratori établit la liste des principaux écrits chrétiens, commençant par les évangiles, puis mentionnant les Actes, les épîtres de Paul sans Hébreux mais avec les Pastorales. La date de ce Canon, débattue, semble être située vers 180 ;
- le témoignage de Celse, écrivant vers 178, accuse les chrétiens d'avoir remanié leurs évangiles. Il faut y voir un témoignage des travaux des écoles romaines et de la révision alexandrine des évangiles faite peu de temps avant 178. (p. 288-289)

La première édition alexandrine du NT grec contenait d'une part les quatre évangiles et les Actes, et de l'autre un corpus paulinien de onze épîtres. Au total, 16 écrits, un nombre largement inférieur aux 26 de l'édition de vers 160. Les écrits ne forment plus des ensembles construits, mais sont disposés de manière à être perçus comme pleinement autonomes les uns des autres. (p. 289)

Pendant près de deux siècles, les travaux des Alexandrins l'emportèrent, sans être les seuls ; puis ce fut le tour du texte byzantin.

Vers 230, quand Origène s'installe à Césarée, il atteste l'existence d'un type de texte qui n'est ni occidental, ni alexandrin. Les variantes qui se retrouvent dans plusieurs dizaines de témoignages du Moyen-Âge ne sont pas de simples variantes internes au texte byzantin car il ont une existence bien antérieure : c'est la version dite césarienne, qui existe dès le début du III^e siècle. Plusieurs originalités existent dans le nom de tel personnage, dans la place de tel épisode (la Femme adultère), de variations dans l'usage du vocabulaire motivées par des considérations politiques (« Que ton règne vienne » remplacé par un appel à la venue du Saint Esprit pour éviter de fâcher les Romains après la révolte de 135). La question de l'origine du type césarien n'est pas réglée, mais elle est probablement antiochienne.

Un exemple de variations ayant de grandes conséquences sur le sens théologique du texte : la parabole des deux fils (Matthieu 21, 28-32) avec trois formes de récit où l'ordre d'apparition des deux fils varie ainsi que, pour la forme C, l'approbation de Jésus sur le fils qui accomplit la volonté de son père. Dans les formes A et B (transmises par le Sinaiticus et le Vaticanus), les grands-prêtres choisissent le fils qui se convertit et revient sur sa décision ; dans la forme C, les grands-prêtres approuvent celui qui dit « oui » et ne quitte pas son père (changement de sens du verbe « s'en aller ») : c'est la logique de l'œuvre.